



La maison des choses rêvées, la vente Simone Steinitz chez Christie's

Le 19 juin, Christie's présente 130 pièces de mobilier et objets d'art minutieusement sélectionnés par Simone Steinitz, veuve du célèbre antiquaire parisien. Une vacation-hommage dont l'estimation globale est comprise entre 3,3 et 5,2 millions d'euros.

Par Arthur Frydman - 14 juin 2025, 07h00



Vase d'époque en porcelaine céladon attribué à Jean-Claude Chambellan Duplessis, vers 1760. © Christie's

Il est des demeures qui ne sont pas seulement des lieux mais des miroirs de l'âme. Dans le silence feutré d'un hôtel particulier de la rue Royale, Simone, l'épouse du grand antiquaire parisien Bernard Steinitz disparu en 2012, avait composé une telle maison : une architecture de songes, un espace de mémoire où les formes avaient le poids discret du temps. Le 19 juin, à Paris, la vente The Legacy of Taste ("Madame Simone Steinitz - L'héritage du goût") organisée par Christie's ne sera pas une dispersion, mais un dévoilement.

"Ma mère ne décorait pas : elle habitait"

"Car derrière chaque chaise à la reine, chaque vase monté, chaque bonheur-du-jour en marqueterie, c'est une pensée du monde qui affleure. Une pensée de femme, habitée par la matière, fidèle aux plis du xviii^e siècle, mais tendue vers l'intemporel", résume Paul Gallois, responsable du mobilier européen de Christie's. Simone qui, depuis l'ouverture de la galerie Steinitz en 1968, fut connue et reconnue par de grands collectionneurs et décorateurs tels que François-Joseph Graf, Jacques Grange ou Peter Marino, avait cet œil rare.



Bonheur-du-jour d'époque Louis XVI attribué à Adam Weisweiler. © Christie's

"Celui qui perçoit dans le bois, le bronze ou la porcelaine, non un simple artisanat, mais une promesse d'éternité. Comme les alchimistes d'autrefois, elle savait lire dans les matières. L'acajou devenait profondeur, la soie, lumière, le cuir, murmure. Ma mère n'amassait pas : elle écoutait. Elle ne décorait pas : elle habitait", souligne son fils, Benjamin Steinitz, aujourd'hui à la tête de la maison.

Afin de bien comprendre l'ADN de cette vacation de prestige, il faut s'intéresser au goût Steinitz. "Il n'est pas une école, plutôt une atmosphère. Ce n'est pas un style, c'est un climat. Ma mère l'a distillé à petits gestes, par une intimité avec l'objet, une fidélité au détail", ajoute Benjamin Steinitz. Meubles de Riesener, pendules signées Fieffé ou vases Kakiemon sertis de bronze doré : ces œuvres, que l'on pourrait croire inertes, respirent. Elles ont une âme parce qu'elles ont été choisies comme seuls les collectionneurs avisés savent le faire : avec lenteur et profondeur.



Boîtes à ouvrage d'époque Régence attribuées à Bernard Van Risenburgh. © Christie's

Loin du vacarme des tendances, la collection Steinitz parle bas, mais elle parle vrai. Les lignes sont calmes, les matières nobles mais jamais tapageuses. Même la somptuosité ici n'éblouit pas, elle enveloppe. Comme les pièces d'Adam Weisweiler, telle une table à gradin dite "bonheur-du-jour", elle s'impose sans bruit, par sa rigueur, son mystère, son murmure de bronze. Dans ce monde à la fois clos et ouvert, l'objet est matière et mythe. Les pièces montées par les marchands merciers deviennent ici emblèmes d'un dialogue ancien entre les civilisations.



Paire de vases pique-fleurs d'époque Louis XVI. © Christie's

L'exigence du raffinement

Le goût de l'Orient, ramené à Paris dans un éclat de porcelaine céladon, est une rêverie transportée. "Mais ce qui demeure au cœur de cette géographie intime, c'est l'idée d'un chez-soi du sensible. Chaque siège, chaque boîte à ouvrage, chaque console dit : vous pouvez vous y reposer", confie Paul Gallois. En effet, Simone Steinitz pensait l'habitat comme un corps, et le meuble comme une mémoire. **Le mobilier, sous ses yeux, ne servait pas : il veillait.** "Ce goût n'est pas seulement celui de ma mère, il est celui d'une époque qui croyait encore que l'objet pouvait être porteur d'esprit. Une époque où le raffinement n'était pas ornement, mais exigence intérieure. Une époque où l'on achetait une pendule comme on lit un poème : pour être touché par le temps autrement", conclut Benjamin Steinitz.



Paire de candélabres d'époque Empire attribuée à Pierre-Philippe Thomire, vers 1805. © Christie's

Aujourd'hui, alors que son fils poursuit l'œuvre familiale et que les objets quittent leur île immobile, c'est toute une rêverie de la beauté qui s'élève. Exactement ce que fit Simone Steinitz toute sa vie : donner à voir, mais surtout à ressentir la présence d'une matière habitée. À travers cette vacation, nous entrons non dans un intérieur, non dans une galerie, mais dans un monde. Celui d'une femme pour qui le goût ne fut jamais une posture, mais une poésie.



"Derrière chaque chaise à la reine, chaque vase monté, chaque bonheur-du-jour en marqueterie, c'est une pensée du monde qui affleure", estime Paul Gallois, responsable du mobilier européen de Christie's. © Christie's

[Cliquez ici](#) pour lire l'article entier.